

Aux origines de l'épiscopat

Le corpus des Lettres d'Ignace d'Antioche et le ministère d'unité

par Bernard DUPUY

La complexité de la tradition manuscrite des *Lettres* d'Ignace d'Antioche a depuis longtemps intrigué les historiens. Treize épîtres dans la collection dite longue, sept dans la collection moyenne, des lettres en nombre variable et rangées selon des ordres différents dans les versions syriaque, arménienne, copte et arabe de cette collection moyenne : il y a là, pour celui qui connaît un peu les problèmes critiques posés par la littérature chrétienne du second siècle, une énigme difficile à résoudre et ample matière à réflexion.

Après les études célèbres de Lightfoot (1885) et de Harrison (1936), un accord avait paru s'établir entre patrologues dans le sens de l'authenticité de la collection moyenne¹. Ce consensus permettait d'admettre une date reculée pour le martyre d'Ignace et de ses compagnons. Sans tous adopter la date proposée par Eusèbe de Césarée, qui rattache le voyage d'Ignace à Rome aux autres martyres dont il a entendu parler et qu'il situe en l'an 107 au temps de Trajan, les éditeurs récents des Lettres (Fisher, Grant, Camelot) se sont arrêtés le plus souvent, comme Lightfoot et Harrison, à une date qui, sans pouvoir être précisée, demeurerait assez voisine de cette dernière. Dans l'édition des « Sources chrétiennes », le P. Th. Camelot déclare toutefois avec probité que « la date traditionnelle de 107 n'a qu'une valeur très approximative »².

L'écart important entre l'époque de la persécution de Trajan et celle du martyre de Polycarpe³ — une soixantaine d'années environ —

1. J.B. LIGHTFOOT, *The Apostolic Fathers*, Part II, 3 vol. Londres, (2^e éd.), 1889 ; P.N. HARRISON, *Polycarp's two Epistles to the Philippians*, Cambridge Univ. Press, 1936.

2. *Ignace d'Antioche, Polycarpe de Smyrne*, coll. « Sources chrétiennes », n° 10, Paris, éd. du Cerf, 1950, p. 12.

3. Qui aurait eu lieu sous Marc-Aurèle le 23 février 177 si l'on suit H. GRÉGOIRE et P. ORGELS (« La véritable date du Martyre de saint Polycarpe (23 février 177) et le Corpus Polycarpianum » dans *Analecta Bollandiana* 69, 1951, pp. 1-38), qui font confiance aux données d'Eusèbe, ou plutôt

ne laisse pas, en effet, de faire difficulté. Comment aurait-il pu y avoir une relation intime et une si grande proximité d'idées entre deux évêques d'une telle différence d'âge ? D'où viennent les contacts littéraires étroits entre leurs écrits ? Comment comprendre que Polycarpe, après avoir cité une fois le nom d'Ignace dans son épître aux Philippiens (9, 1), n'en fasse nulle mention ailleurs et ne s'inspire plus nulle part de ses puissantes déclarations ? Faut-il supposer que lui-même n'en aurait pas eu une connaissance directe ? Comment Irénée, qui cite une phrase de l'épître d'Ignace aux Romains, peut-il avoir été si laconique à son sujet, s'abstenant même de le nommer⁴ ? Comment résoudre la *crux exegetarum* de l'épître de Polycarpe aux Philippiens, l'opposition interne entre les chapitres 9 et 13 ? Ne s'agit-il pas de deux textes qui ont été réunis en un seul ? Comment, enfin, le *Martyre de Polycarpe* (17, 2), d'une part, et les *Lettres* d'Ignace (*Smyrn.* 13, 2 ; *Polyc.* 8, 2), de l'autre, peuvent-ils, à soixante ou soixante-dix ans de distance, faire mention de la même personne, la chrétienne Alcée, cette femme estimée d'Ignace qui semble d'ailleurs avoir été la sœur même du persécuteur de Polycarpe⁵ ? L'idée vient spontanément à l'esprit d'inverser les termes habituels du débat : ne serait-ce pas l'auteur des *Lettres* d'Ignace qui aurait utilisé la *Lettre* de Polycarpe ?

En dehors de ces questions de chronologie, le genre littéraire des *Lettres* d'Ignace, si loin de toute préoccupation immédiate, si étranger à tout objet pratique, si éloigné de ce que nous mettons aujourd'hui sous ce terme de lettre, soulève bien des questions⁶. On est là, comme dans le cas des lettres de Paul ou de celles de Jean, devant un ensemble épistolaire unique en son genre qui postule une unité d'inspiration et de composition. L'entourage d'Ignace, le lieu d'origine des *Lettres* restent obscurs. Ignace n'indique pas de quelle ville il se met à écrire, parle à peine de ses compagnons, n'écrit pas à Antioche, sa communauté propre, ne fait pas mention de Polycarpe dans sa lettre à Smyrne ni de Jean dans sa lettre à Ephèse. Les auteurs, le motif de sa condamnation ne sont pas indiqués. Faut-il rendre responsable de tous ces silences la censure romaine ? La forte ecclésiologie d'Ignace, les flèches polémiques qu'il décoche à la veille de son martyre dans plusieurs de ses lettres (dans *Eph.*, *Trall.* et *Smyrn.* contre les docètes, et dans *Magn.*, *Philad.* contre les juifs), la mise en relief de son minis-

à une date voisine de 161, si l'on s'en remet aux propositions récentes, plus vraisemblables, de H. MARROU (« La date du martyre de Saint Polycarpe » dans *Analecta Bollandiana* 71 (1953), pp. 5-20) et M. SIMONETTI (« Alcuni osservazioni sul martirio di S. Policarpò » dans *Giornale italiano di Filologia*, 9, 1956, pp. 328-344).

4. Cf. IRÉNÉE, *Adv. Haer.*, V, 28, 4.

5. Alcée est dite « sœur d'Hérode » (*Martyre de Polycarpe*, 17, 2). C'est l'indice d'un lieu et d'un temps où le détenteur du pouvoir et le responsable principal de la mise à mort du Christ est devenu symboliquement le judéen Hérode beaucoup plus que le romain Pilate.

6. Cf. H.J. SIEBEN, « Die Ignatianen als Briefe. Einige formkritische Bemerkungen » dans *Vigiliae Christianae* 32, 1978, pp. 1-18.

tère personnel (prétention qu'E.R. Dodds⁷ juge antipathique du fait qu'elle est rapportée à soi-même), les brusques changements de thèmes, tous ces traits particuliers soulèvent nécessairement les débats les plus vifs.

On comprend que, faute de pouvoir recourir à des données nouvelles provenant de chroniques impériales ou de documents officiels, les historiens, désireux de résoudre l'énigme de ces épîtres, se soient tournés de nouveau vers la critique interne et se soient penchés sur la terminologie des *Lettres* d'Ignace, seule susceptible de livrer quelque lumière sur leur parenté avec le *Martyre de Polycarpe* et avec la littérature contemporaine. Dès 1949, dans une étude conduite avec une grande rigueur philologique sur le lexique, le style et le contenu des écrits du second siècle qui concernent les martyrs, Othmar Perler avait ouvert la voie en apportant la preuve que l'auteur du *Martyre de Polycarpe* et celui des *Lettres* d'Ignace avaient eu l'un et l'autre connaissance d'un livre, alors très en vogue bien que considéré aujourd'hui comme apocryphe, le quatrième livre des Maccabées, et qu'ils en avaient fait un large usage⁸. Perler a dressé la liste impressionnante des termes inconnus de la Septante et du Nouveau Testament qui sont communs à cet apocryphe et aux *Lettres* d'Ignace. Comme il s'agit d'expressions et de locutions de caractère technique dont la présence est assez surprenante dans des lettres de voyage, il faudrait supposer que le condamné avait emporté cet écrit dans sa besace et qu'il en faisait sa lecture à l'étape ! Ce constat avait jeté dans l'esprit de Perler un doute touchant la date de composition de IV Mac. Aussi s'était-il efforcé de la faire remonter suffisamment haut. Mais voici que les éditeurs récents de l'œuvre (Volkmar, Dupont-Sommer) s'accordent à reculer celle-ci autour des années 130-140.

Robert Joly, éditeur du *Pasteur* d'Hermas dans la collection des « Sources chrétiennes », a apporté à son tour des données dignes d'attention en soulignant quelques rapports textuels entre les lettres d'Ignace et le *Pasteur*⁹. Comme Hermas, Ignace écrit qu'il y a pour les chrétiens qui ont péché un « espoir de repentir » (*Eph.* 10, 1) et qu'« à tous ceux qui se repentent, le Seigneur pardonne » (*Phil.* VIII, 1). C'est là, on le sait, le thème même de l'œuvre d'Hermas. Aurait-il eu déjà en Ignace un précurseur ? Comme Hermas, Ignace a recours au symbolisme du Temple en écrivant : « Vous êtes les pierres du Temple » (*Eph.* 9, 1 ; cf. Hermas, *Vis.* III, *Sim.* VIII, IX). Trait plus caractéristique encore peut-être, il invite à « prier pour les hérétiques » (*Smyrn.*

7. E.R. DODDS, *Paiens et chrétiens dans un âge d'angoisse*, Claix, éd. La Pensée sauvage, 1979, p. 68.

8. Othmar PERLER, « Das vierte Makkabäerbuch, Ignatius von Antiochien und die ältesten Martyrerberichte » dans *Rivista di Archeologia cristiana* 25, 1949, pp. 42-72. Cf. A. DUPONT-SOMMER, *Le quatrième livre des Maccabées*, Paris, 1939.

9. Robert JOLY, *Le dossier d'Ignace d'Antioche*, éditions de l'Université libre de Bruxelles, 1979.

4, 1 ; cf. Hermas 47, 6). Il nous semble qu'il ne faut pas trop majorer l'importance de ces recouplements, mais il nous paraît juste de dire qu'on ne saurait imaginer Hermas puisant dans Ignace ces idées nouvelles et en vérité audacieuses. On se met à penser que ce pourrait être l'inverse.

C'est à juste titre que Joly revient aussi sur la mention faite par Ignace du fameux *logion* de Jésus (cité en *Smyrn.* 2, 2) : « Touchez-moi, voyez, je ne suis pas un esprit incorporel ». Origène, qui connaît ce *logion* (cf. *De principiis*, proem., 8), l'attribue aux *Kerygmata Petrou*. Le problème de datation est ici délicat, car ce *logion* a pu circuler avant d'être recueilli dans les *Kerygmata Petrou*. De toutes façons, les tendances docètes existaient de longue date. La présence de ce verset dans les lettres d'Ignace ne constitue donc pas un élément décisif du point de vue de la chronologie, mais elle est digne d'être relevée car elle constitue un indice révélateur du milieu dans lequel ont été rédigés le *Martyre de Polycarpe* aussi bien que les *Lettres* d'Ignace et de Polycarpe.

De toutes ces données, il faut encore se garder de tirer des conclusions définitives. Mais la mise en relief des points de contact entre ces divers écrits du milieu du second siècle apporte un certain éclairage dans la question qui reste à élucider : celle de la parenté des orientations entre le *Martyre de Polycarpe* et les *Lettres* d'Ignace (de la collection moyenne). Cette parenté apparaît si étroite que certains ont été tentés de suggérer une identité d'auteur ! Ils ne se sont en général arrêtés sur cette voie qu'en raison de la distance de temps entre les deux martyres. Mais une fois franchie, ou réduite, la difficulté née de la chronologie, comme c'est le cas chez les auteurs que nous recensons, dès que l'on admet en tous cas que ces écrits émanent du même milieu, en l'occurrence le milieu asiatique et l'entourage de Polycarpe, on se trouve conduit à examiner la valeur de cette hypothèse : les *Lettres* d'Ignace ont pu avoir été rédigées, non par l'illustre syrien lui-même durant sa garde à vue sur le chemin de Rome, mais, plus tard, sur la base du souvenir laissé par lui ou de notes prises par lui-même ou par son entourage, et elles seraient alors le résultat d'une composition littéraire plus tardive¹⁰. Elles ne seraient plus « authentiques », au sens que l'on donne habituellement à ce terme. Mais elles le seraient au sens large. Ce procédé de rédaction après coup des lettres d'un personnage illustre ne relève pas de l'attitude d'un faussaire ; c'était une façon de faire fort courante dans l'antiquité pour immortaliser la pensée d'un auteur, en un temps qui n'était pas encore attaché aux critères formels d'authenticité qui sont à présent les nôtres. Mais évidemment ce procédé, si fréquent qu'il ait été, revenait, intentionnellement ou non, à attribuer à un homme célèbre des opinions qu'il n'avait pas nécessaire-

10. R. Joly croit pouvoir attribuer la rédaction des lettres d'Ignace à Marcion de Smyrne (ne pas confondre avec l'hérésiarque Marcion de Sinope), vers 165-168 (*op. cit.*, p. 120).

ment professées, même si le rédacteur avait, pour sa part, l'intention de lui être fidèle.

Pour sortir du dilemme créé par la diversité des versions, certains sont alors tentés de faire appel aux données de la collection longue, composée de treize lettres, qui se présente à nous comme le point d'arrivée de tout un travail de gloses et de commentaires. C'est à l'étude de cette collection que s'est attaché R. Weijenborg dans un gros ouvrage qui vise à renverser les opinions établies¹¹. Weijenborg prétend même démontrer l'antériorité de la version de la lettre aux Ephésiens contenue dans la collection longue sur celle de la collection moyenne, habituellement tenue pour authentique. La confrontation méritait d'être tentée et ne manque pas d'intérêt. Mais qui veut trop prouver s'abandonne facilement à des suppositions gratuites. Nous ne relèverons pas ici tous les cas où l'auteur nous paraît passer sans crier gare d'une hypothèse fragile à une conclusion hâtive. Disons simplement que pour lui le « corpus ignatien » serait né seulement là où pour notre part nous voyons précisément son point d'aboutissement après des amplifications diverses, dans l'entourage d'Évagre le Pontique, en Syrie vers 360. Les lettres auraient été écrites pour répondre à Lucien de Samosate, auteur païen qui écrivit vers la fin du second siècle un ouvrage intitulé *Sur la fin de Peregrinus*. On sait que le célèbre satiriste a voulu ridiculiser ce martyr, mort vers 165 ou 170 peu après Polycarpe, en comparant son épreuve au suicide de Protée qui se jeta dans le feu de l'Olympe pour se rendre immortel.

Même si, au moment où elle eut lieu, cette polémique a défrayé la chronique, même si on concède qu'on puisse retrouver des traces de celle-ci dans la collection longue, ce qui ne nous paraît pas évident, nous croyons que Weijenborg lui donne beaucoup trop d'importance et intervertit l'ordre des facteurs. Il est tout à fait abusif de rattacher la composition des *Lettres* aux bouffonneries d'un Lucien de Samosate. Vouloir d'ailleurs trouver là l'origine même des *Lettres*, c'est faire bon marché du témoignage de Polycarpe et de celui d'Irénée, sans parler de celui d'Eusèbe qui n'est tout de même pas négligeable, même si on le juge sur plus d'un point discutable. Cette étude ne jette donc de lumière que sur la littérature des martyres telle qu'elle a pu exister à une époque relativement basse, non sur ce qu'elle fut à son origine.

L'ouvrage de J. Rius-Camps surprend également par ses idées nouvelles¹². Mais celles-ci se présentent tout autrement. C'est la différence de structure entre les collections ignatiennes qui est le point de départ de ses recherches. Pour lui, seule l'épître aux Romains, qui ne fit

11. Reinoud WEIJENBORG, *Les Lettres d'Ignace d'Antioche. Etude de critique littéraire et de théologie*, trad. fr. par B. HÉROUX, Leyde, éd. Brill, 1969, 474 pp.

12. Josef RIUS CAMPS, *The Four Authentic Letters of Ignatius the Martyr*, coll. « Pont. Inst. Orient. Stud. », n° 213, Rome, 1980, pp. 4-7 et *Las Cartas auténticas de Ignacio, el obispo de Siria*, tiré à part de *Revista Catalana de Teologia* 2 (1977), pp. 31-149.

jamais partie de la « collection polycarpienne », serait authentique. Trois des lettres de cette collection (*Eph.*, *Trall.*, *Magn.*) ont un fond authentique et c'est à elles qu'il faut revenir, mais elles ont été retouchées par la suite. Les interpolations ont porté en particulier sur la notion d'épiscopat monarchique. Ignace qui « veillait sur la Syrie » (*Rom.* 2, 2.) n'aurait été que diacre¹³ ; il n'aurait eu aucun contact avec Polycarpe de Smyrne ; il serait mort très tôt, et son voyage à Rome serait à situer avant même la venue de Jean à Ephèse. J'arrêterai à ces quelques éléments la présentation des thèses de Rius-Camps, car ses hypothèses relatives à la rédaction des *Lettres* et au travail de l'interpolateur sont complexes et leur discussion nous conduirait trop loin. Dès qu'il se met à découper le texte et à chercher quelle fut la part de l'auteur initial et quelle fut celle de l'interpolateur smyrniote, Rius-Camps nous entraîne dans un véritable dédale. Il décompose et recompose les *Lettres* selon des critères que peu sans doute seront disposés à suivre¹⁴. Il en vient à voir des contradictions là où après tout il n'y en a peut-être aucune. Je ne citerai qu'un exemple : l'idée que les sièges épiscopaux sont localisés, idée que Rius-Camps croit primitive et immuable, lui fait regarder la mention d'Ignace « évêque de Syrie » en *Rom.* 2, 2 comme inconcevable et inconciliable avec le libellé plus précis des lettres de la recension polycarpienne et avec la tradition qui le dit évêque d'Antioche. Une question vient sans cesse à l'esprit : mais pourquoi donc cet interpolateur a-t-il tant retouché un texte ancien ? Fallait-il tout corriger ? Quels étaient ses mobiles ? A cette question fondamentale, Rius-Camps ne fournit pas vraiment de réponse. La principale limite de cette entreprise de restitution du texte original est à notre avis qu'elle s'appuie sur une idée préétablie de l'Eglise, sur une vision fixée de sa structure permanente, sans voir que l'épiscopat en germe à cette époque a pu connaître à son origine une certaine souplesse d'expression¹⁵. Un préjugé tenace sur la nature de l'épiscopat nous paraît être la cause des difficultés que soulève Rius-Camps dans sa lecture des *Lettres* d'Ignace. Nous repartirons de là tout à l'heure pour formuler, par mode de conclusion, quelques propositions sur le fond de la question.

Malgré une certaine raideur de ton, l'étude de R. Joly, qui s'en tient à la collection moyenne, reste somme toute de facture plus classique et résiste davantage à l'examen. Elle nous ramène aux questions véritables, celles qui concernent les tendances du christianisme asiatique, l'influence du groupe de Polycarpe de Smyrne, l'étendue de l'épiscopat

13. Au terme d'une étude attentive, J. COLSON, *L'évêque dans les communautés primitives*, coll. « Unam Sanctam », Paris, éd. du Cerf, 1951, pp. 112-113, avait déjà exprimé un doute sur le titre d'évêque donné à Ignace.

14. Pour Rius-Camps, l'interpolateur serait finalement un évêque de Philadelphie, au début du troisième siècle. C'est là une hypothèse tout à fait gratuite.

15. « Rechercher la dignité épiscopale là seulement où l'on trouve le terme "évêque" est une faute contre la science », écrit G.I. Konidaris dans *Istina* (1964), p. 68.

monarchique et la dynamique de l'idée de l'Eglise au second siècle comme *katholikè ekklesia*¹⁶. L'attribution de ces données ecclésiologiques au milieu syrien du début du second siècle a toujours en effet fait question, en ceci qu'elle fait des lettres d'Ignace une sorte de corps étranger par rapport à tout ce qu'on sait par ailleurs de l'Eglise syrienne à cette époque. C'est bien là qu'il restait une difficulté à résoudre. La désignation d'Ignace comme « évêque » d'Antioche, que nous tenons d'Eusèbe, doit être discutée et interprétée. Est-il prouvé qu'Ignace ait vécu à Antioche même ? Quelle certitude avons-nous que Polycarpe, nommé « avec les presbytres qui sont avec lui » (*Phil.* 1, 1), et Ignace, qui parle des diacres qui l'accompagnent comme de ses « compagnons de service » (*Eph.* 2, 1 ; *Magn.* 2 ; *Philad.* 4 ; *Smyrn.* 12, 2), aient porté habituellement ce titre d'« évêque » ? Le fait de se désigner soi-même comme évêque dans des lettres, et avec une telle insistance, demeure un fait surprenant.

Plusieurs indices laissent entrevoir que le thème de l'union à l'évêque a dû être ajouté après coup dans les *Lettres*. Les épîtres d'Ignace commencent toutes par une adresse en forme classique, qui se termine par la formule *pleista charein*. La lettre aux Philadelpiciens fait exception et la formule finale est remplacée par une expression de joie pour l'union des fidèles avec l'évêque, les prêtres et les diacres. Toutes les lettres se terminent par le souhait classique *errosthè* ; la lettre aux Tralliens fait exception et un rédacteur semble y avoir introduit intentionnellement le vœu : « soyez soumis à l'évêque et au presbyterium ». Bien plus, dans le chapitre 6 de la lettre à Polycarpe, Ignace cesse de s'adresser à son correspondant et s'adresse soudain aux fidèles : « Attachez-vous à l'évêque... J'offre ma vie pour ceux qui se soumettent à l'évêque, aux prêtres et aux diacres ». Dans tous ces cas, on a l'impression que la rédaction primitive a été retouchée au moment de la publication pour y introduire un thème nouveau sur lequel on veut alors insister tout particulièrement.

Toutes ces interpolations semblent devoir être attribuées au travail d'édition smyrniote et non pas à une composition ultérieure ; sinon, il y aurait lieu de se demander comment un rédacteur si éloigné des événements aurait pu forger une personnalité d'une envergure aussi grande que celle d'Ignace et introduire dans le texte tant de noms de personnes sans passer bien vite pour un faussaire. Le problème de l'origine des lettres ignatiennes est donc sans doute plus complexe que ne l'ont cru Lightfoot et Harrison, mais moins radical que ne le suggère Joly. Il nous semble que la collection moyenne a pu avoir été constituée sous sa forme actuelle à Smyrne, peu après 165, et vraisemblablement après le départ d'Irénée.

On en vient donc naturellement à penser que le rédacteur des

16. Le *Martyre de Polycarpe* redeviendrait ainsi, selon Joly, le premier témoin de cette expression. De même pour *apostolikos* et pour les *ismes* : *christianismos*, *ioudaïsmos*.

Lettres, fort du souvenir laissé par la personnalité exceptionnelle d'Ignace, rendu encore plus illustre par son martyre à Rome, a paré l'auteur des *Lettres* du titre d'évêque ou, du moins, voulu magnifier, à l'occasion de la publication de ses écrits, la figure idéale de l'évêque. Mais, en ce cas, les idées exprimées à ce sujet ne sont plus nécessairement celles d'Ignace au temps de Trajan, mais davantage celles du rédacteur. Ignace se voit ainsi lavé du reproche de fatuité (que lui adressait un peu légèrement E.R. Dodds). Selon toute vraisemblance, le rédacteur a dû vivre dans l'entourage de Polycarpe et a dû être un de ses proches collaborateurs. Tel est l'intérêt de la thèse de R. Joly. Si ses arguments ne sont pas tous convaincants, si beaucoup d'objections peuvent lui être adressées, si en particulier le souci de la preuve terminologique l'emporte souvent dans son exposé sur celui de la vraisemblance théologique, il faut reconnaître que l'hypothèse, même incertaine et critiquable sur certains points, est cohérente et mérite d'être envisagée. Mais à notre avis, et c'est ici que nous nous écarterons de lui, le fait que ce serait un rédacteur ultérieur qui aurait attribué à Ignace une conception de l'évêque qu'il a en fait exercée, alors que cette conception n'était pas encore répandue et qu'il ne portait peut-être pas explicitement ce titre, ne doit nullement rendre évanescence la figure d'Ignace. Il démontre au contraire à quel point son témoignage exemplaire avait fait son chemin dans les esprits et il explique qu'un demi-siècle plus tard cette rédaction ait paru nécessaire et ait été possible. La figure d'Ignace n'en sort pas amoindrie mais peut-être même agrandie.

L'ouvrage de R. Joly est gâté par son ton polémique et ses réflexions acerbes à l'égard de ce qu'il appelle « l'orthodoxie romaine ». Il oublie que deux des fondateurs de la position classique qu'il pourfend n'avaient rien de romain ; Lightfoot était anglican et Harnack protestant. Le véritable initiateur de la tradition relative à l'épiscopat d'Ignace est Eusèbe de Césarée. Quant à Irénée, qui cite laconiquement le mot d'Ignace : « Je suis le froment du Christ » (*Rom.* 4, 1), sans en préciser l'auteur, il atteste que l'épître aux Romains était connue de lui ; son témoignage ne peut être invoqué pour minimiser l'influence qu'Ignace exerça dans l'Eglise. Car il s'agit moins de savoir quelle était alors et quelle est maintenant l'étendue du ministère épiscopal que de comprendre quand, comment et sous l'influence de quels facteurs une notion ecclésiologique aussi déterminante que l'« épiscopat monarchique » s'est fait jour. Même si les ouvrages critiques que nous recensons parviennent à s'imposer, et peut-être encore plus dans ce cas, on est renvoyé à Ignace.

Si nous avons voulu nous pencher de près sur cette discussion critique touchant la date et le lieu de la composition des *Lettres* d'Ignace, ce n'est pas dans l'idée qu'on pourrait enfin résoudre définitivement un problème historique depuis longtemps posé. C'est surtout parce que cette discussion n'est pas sans jeter quelque lumière sur le débat œcuménique actuel touchant les origines de l'épiscopat. Elle

révèle, une fois de plus, que les auteurs qui abordent les *Lettres* d'Ignace se départissent difficilement de présupposés liés à leur appartenance confessionnelle. La réouverture d'un débat qui avait pu paraître clos pourrait alors avoir un effet bénéfique. Elle pourrait nous contraindre à considérer l'*épiscopè* d'Ignace, moins comme une « fonction » établie à son époque et qu'il n'aurait fait qu'exercer, et davantage comme un « charisme », comme un appel auquel il se sentait invité à répondre, dont il devint tout à la fois le symbole et le représentant. Cette expérience vive peut ainsi demeurer pour nous comme le paradigme de la fonction. Quel exemple lumineux de l'évêque que cet homme, que ce « diacre », qui se sent à un si haut point responsable des communautés (et pas seulement de la sienne) et qui se trouve affronté, acculé au martyre ! De pomme de discorde, l'*épiscopè* d'unité d'Ignace prendrait alors figure de source, de racine commune, et pourrait devenir pour les chrétiens un élément d'entente et de réconciliation.

Mais la discussion soulevée par les *Lettres* d'Ignace n'est pas seulement ecclésiologique. Ce débat est sous-tendu par des présupposés christologiques. Aussi d'autres considérations sont susceptibles d'entrer en jeu. La question principale devient celle du rapport entre l'*épiscopè* et l'image du Christ.

Les *Lettres* d'Ignace nous renseignent peut-être davantage sur le milieu asiatic que sur le milieu syrien. Elles nous invitent à nous interroger sur les liens qui existèrent entre ce milieu typiquement pagano-chrétien et le gnosticisme asiatic, que l'auteur des *Lettres* combat, mais dont il s'avère par ailleurs proche à bien des égards¹⁷, comme l'avait pressenti Heinrich Schlier¹⁸. Ceci apparaît plus vraisemblable encore, si l'on accorde foi à l'indication donnée dans l'appendice au *Martyre de Polycarpe* du manuscrit de Moscou, qui signale le fait que le groupe de Polycarpe, après avoir reçu Marcion en son sein, l'a rejeté¹⁹. Or le débat entre eux était principalement christologique. C'est donc surtout à la lumière de la christologie asiatic du second siècle qu'il faudra à l'avenir lire les *Lettres* d'Ignace. Et, ne l'oublions pas, c'est dans l'héritage d'Ignace et de Polycarpe que se situera l'œuvre, éminemment christologique, d'Irénéus.

17. Cf. R. JOLY, *op. cit.*, pp. 87-91.

18. H. SCHLIER, « Religionsgeschichtliche Untersuchungen zu den Ignatius-briefen » dans *Beihefte zur Zeitschrift für die Neutestamentliche Wissenschaft*, n° 8, Giessen, 1929.

19. Cf. Coll. « Sources chrétiennes », n° 10, p. 275.